Document generated on 04/24/2024 12:08 a.m.

24 images

Décrire l'indescriptible
Lacan Palestine de Mike Hoolboom

Marcel Jean

Number 159, October–November 2012

Le film-essai ou l'oeil sauvage

URI: https://id.erudit.org/iderudit/67803ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Jean, M. (2012). Décrire l'indescriptible / *Lacan Palestine* de Mike Hoolboom. *24 images*, (159), 23–23.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Décrire l'indescriptible

par Marcel Jean

Lacan Palestine de Mike Hoolboom

Peut-on faire la psychanalyse des nations en creusant et en fouillant dans le flot d'images qui les représentent ? Peut-on ordonner ces images en une suite qui parvienne à exprimer l'Histoire en prenant en compte la part d'inconscient de ces nations, mais aussi celle véhiculée par le cinéma ? Peut-on donner à voir un pays qu'on refuse de voir, peut-on recréer un territoire qu'on ne cesse de nier, peut-on, par le cinéma, offrir au moins l'image d'une terre à une population qui en est privée ? Quels mythes peuvent aujourd'hui fonder la nation palestinienne ?

Ces questions, et bien d'autres, se posent face au tourbillon de ***Lacan Palestine***, le dernier essai cinématographique du Torontois Mike Hoolboom. Puisant dans le travail de ses collègues Velcrow Ripper, Elle Flanders, Tamira Sawatsky et Dani Leventhal, et dans le flot des images d'actualités, pillant les superproductions hollywoodiennes (incluant les diverses versions des ***Dix commandements***), Hoolboom repense le genre du *found footage film* à la lumière de la psychanalyse et de l'Histoire, tournant la question palestinienne dans tous les sens pour en offrir un portrait aussi complexe que paradoxal.

Ouvrant le film, un enfant qui voyage. Il fait nuit, il est seul, trimballant son bagage d'un autobus à un autre. On apprendra tout à la fin du film qu'il s'appelle Jihad, qu'il n'a pas encore cinq ans et qu'il va à la rencontre de son père. Un père que nous ne verrons jamais. Le périple de Jihad renvoie à la quête de Mike Hoolboom. Une quête des origines, une sorte de grande régression dans l'Histoire et la mémoire audiovisuelle… Un trajet plein de détours où il est facile de se perdre. Un trajet plein de métaphores, d'associations libres, de sursauts, de moments de frayeur, de rêverie et d'introspection. Une tentative aussi belle, aussi noble qu'elle est absurde tant il est écrit d'avance qu'elle ne réglera rien.

Sauf qu'au milieu de cette recherche émerge une certitude : celle que nous sommes face à du cinéma, face à une démarche authentiquement singulière qui captive par son intelligence, par sa fulgurance aussi, car il y a dans les prouesses de montage d'Hoolboom, dans la maîtrise qu'il déploie d'un bout à l'autre du film, quelque chose d'éclatant, de brûlant, de vif, une dimension quasi aveuglante qui donne l'envie de revoir ***Lacan Palestine*** aussitôt le visionnage terminé pour en observer à nouveau les replis, pour en débusquer le sens caché, pour en méditer encore et encore la portée.

Mike Hoolboom appuie son travail sur les réflexions psychanalytiques de Mike Cartmell, lui-même cinéaste, qui convoque ses propres traumatismes dans sa tentative de saisir les structures mythiques sur lesquelles reposent les comportements sociaux. « Comment parvenons-nous à œuvrer de concert ? Comment pouvons-nous nous accorder, de quelque façon que ce soit ? » Cartmell offre une réponse poétique à cette question, prenant pour exemple le quintette de John Coltrane : cinq individualités fortes, chaque individu jouant d'un instrument différent, chacun y allant de sa propre expression pour créer, ensemble, une expression chorale (Cartmell refuse consciemment d'utiliser le mot harmonie). Ici, le corps social n'est pas la négation de l'individu, mais une forme de sublimation.

Un fantasme ? S'agissant du couple Israël-Palestine, peut-être, sans doute. Un fantasme qui hante Hoolboom alors que jaillissent et rejaillissent des images de couples s'embrassant, s'étreignant, se déchirant, se frappant, alors que les exodes et les conquêtes se succèdent et s'entremêlent, alors que la mort rôde et que les murs s'élèvent…

Décrire l'indescriptible, voilà la tâche déraisonnable (mais y a-t-il une vraie création qui soit raisonnable ?) à laquelle s'astreint le cinéaste. ***Lacan Palestine*** paraît relever de l'obsession et logiquement livre son lot d'images obsédantes. J'en citerai une : sur la chaise d'un barbier, un enfant se fait tondre, les mèches de cheveux tombent par grosses poignées et sur son crâne qui se dégarnit progressivement les poux courent dans tous les sens, en panique, désormais apatrides, leur univers dévasté. Des poux… Le temps d'un plan, nous sommes tous des poux.

Ce film-essai est présenté aux RIDM.